

La vérité et le champ visuel

Barry Smith

From *Naturaliser la phénoménologie: Husserlianisme et science cognitive*, Paris: CNRS Editions, 2002, 411–426.
(English original: "Truth and the Visual Field", *Naturalizing Phenomenology. Issues in Contemporary Phenomenology and Cognitive Science*, édité par J. Petitot, F.J. Varela, B. Pachoud, J.-M. Roy, Stanford: Stanford University Press, 317–329)

Sommaire

La présente étude utilise les outils du domaine de la méréotopologie (la théorie des parts, ensembles et frontières) pour élaborer les implications de certaines analogies entre la 'psychologie écologique' de J.J.Gibson et la phénoménologie de Edmund Husserl. On présentera une théorie ontologique de frontières spatiales et des entités possédant une extension spatiale. S'en rapportant aux exemples de la sphère de géographie, on démontre qu'aussi bien les frontières que les entités à extension spatiale appartiennent à deux vastes catégories: des objets qui existent indépendamment de nos actes cognitifs (par exemple: la planète Terre, sa surface extérieure); et des objets qui existent seulement grâce à ces actes (par exemple: l'équateur, la Mer du Nord). Le champ visuel, lui aussi, peut être conçu comme un exemple d'une entité à extension spatiale qui est dépendante dans le sens proposé ci-dessus. L'étude présente suggère une extension de cette analogie en postulant les entités qui, pour les vrais jugements, seraient ce que le champ visuel est pour les actes de perception visuelle. Le *champ de jugement* est défini plus précisément comme une entité étendue complexe, contenant toutes les entités essentielles pour la vérité d'un (vrai) jugement donné. Il est possible de démontrer que le travail des linguistes cognitifs tel Talmy ou Langacker, si l'on l'interprète convenablement, produit une explication détaillée des structures des champs de jugement correspondant aux phrases de sortes différentes. Un genre nouveau de définition de la vérité en tant que correspondance pour les expressions de la langue naturelle peut donc être formulé sur cette base.

0. Préambule. Gibson et la phénoménologie

L'étude présente fait partie d'un projet plus grand, ayant pour but l'exploitation de la psychologie écologique de J.J.Gibson pour produire une nouvelle interprétation réaliste de la phénoménologie husserlienne. Le monde, comme le démontre J.J.Gibson, est une hiérarchie complexe de niveaux "se nichant l'un dans l'autre" (*internested levels*): les molécules se nichent dans les cellules, les cellules se nichent dans les feuilles, les feuilles se nichent dans les arbres, les arbres se nichent dans les forêts. (Gibson 1986, p. 101). Chaque genre d'organisme dans son comportement est bien accordé aux entités appartenant à un niveau spécifique de granulation en dedans de la hiérarchie complexe dont on a parlé ci-dessus; toutes ces entités ensemble forment, comme dit Gibson, une 'niche écologique'. Une niche est une chose (un endroit) dans laquelle un organisme se situe bien (*fits*); une chose à laquelle un organisme dans son comportement est bien habitué. (Gibson 1986, p.129) Une niche comprend non seulement les objets de sortes différentes, mais aussi formes, couleurs, textures, tendances, frontières (surfaces, bords), tout ce qui est organisé de la

manière qui permettra à l'animal en question d'y vivre et agir. Ainsi, les traits donnés motivent l'organisme; ils sont tels qu'ils influent sur sa vie, ils stimulent l'organisme à de manières différentes et en même temps – de manières compréhensibles et familières. La niche commune à tous les êtres humains – appelée par Husserl 'l'univers de vie' (the 'life world') – est telle que ses traits organisateurs de base sont intrinsèquement compréhensibles à l'organisme humain (équivalant à ce que Husserl appelle l'*a priori* de l'univers de vie' ('*a priori* of the life world'). Ces traits organisateurs de base contiennent de simples relations géométriques et topologiques, relations d'identité, de part et d'ensemble, ainsi que des relations entre les qualités de sortes différentes.

Gibson dans son idée suggère que nous, les êtres humains, sommes intégrés dans l'ordre de l'univers via nos perceptions et nos actions à la base du fait que ces perceptions et actions sont *pre-accordées* aux formes, qualités et modèles de comportement caractéristiques pour nos environnements respectifs. Dans le cas des êtres humains cet enchaînement mutuel est encore agrandi par les phénomènes culturels, et surtout par le langage et les institutions associées au langage. Apprendre une langue veut dire aussi, en partie, agrandir le champ des objets par rapport auxquels nous accordons spontanément notre comportement. Comme nos expériences des objets de la perception dans l'univers du bon sens le plus souvent et de manière caractéristique ne sont pas sujettes à la délibération, ainsi notre expérience des mots d'une langue que nous comprenons entièrement est spontanément et complètement liée à notre habilité de saisir les sens associés à ces mots; de même, elle est liée au fait que nous sommes spontanément dirigés vers les objets de l'univers qui correspondent à ces mots.

Le concept de niche peut aussi être élargi et généralisé de manières différentes, si bien qu'il dépasse le niveau de base de l'univers de vie du bon sens. Une niche élargie par les êtres humains peut contenir, par exemple, l'intérieur d'un cockpit, le plancher dans la bourse ou les environs d'un clavier et de l'écran d'un ordinateur; elle peut comprendre une bibliothèque ou un système d'autoroutes, ou bien, elle peut être composée de l'univers d'une théorie scientifique ou d'une activité spécialisée différente (par exemple celle de mesurer ou de faire des lois) dans laquelle un être humain se sent bien chez lui. Parce que, comme l'a annoncé Gibson lui-même, et comme Husserl disait en détail dans le second livre de ses *Idées* (Husserliana IV; voir aussi extrêmement provocant Katz 1987), l'activité d'émettre des théories scientifiques appartenant au domaine de différentes sciences spécialistes peut être comparée, sous des aspects importants, avec le comportement des animaux et des humains dans leurs environnements naturels respectifs. Il y a une analogie profonde entre, d'un côté, la relation du comportement animal ou humain par rapport à la niche ou l'univers de vie, et, de l'autre côté, la relation d'un scientifique (ou d'une communauté spécialiste des scientifiques) par rapport à un sujet scientifique correspondant.

L'axiome de base de la phénoménologie constitutive de Husserl est comme suit: *tous les objets se réfèrent aux actes correspondants grâce auxquels ils sont (ou peuvent être) obtenus*. Toutes les entités, sur un niveau quelconque, sont des corrélats des actes correspondants, et chaque sujet est dirigé dans ses actes vers un univers correspondant des corrélats: 'En tant que personne je suis ce que je suis (et toute autre personne est ce qu'elle est) comme *sujet d'un univers qui m'entoure*. Les concepts de l'ego et de l'univers entourant sont liés l'un avec l'autre de manière inséparable'. (Husserliana IV, p.185.) L'univers du bon sens constitue l'accomplissement d'une communauté des personnes qui se reconnaissent l'une l'autre (ou mieux encore, qui s'assument mutuellement) comme d'un commun accord. Les objets de l'univers du bon sens sont des corrélats directs non d'expériences théorétiques, abstraites, mais d'expériences *intuitives*;

ce sont des 'choses que nous voyons, nous comprenons et touchons, justement comme nous, et les autres, les voyons, les comprenons etc.' (Husserliana IV, p.287; voir aussi Smith 1995a).

De l'axiome de base il ressort que les objets physiques eux-aussi ne peuvent être rien d'autre que les corrélats de certains actes, à voir des actes théorétiques des physiciens. Quant à la nature physique alors, elle constitue 'l'univers entourant' commun aux physiciens, précisément comme ils la comprennent à l'aide de leurs théories où elle est conçue comme étendue *in infinitum* et possédant une régularité parfaite. Il est possible de distinguer d'autres 'univers entourant' spécifiques. Ainsi, par exemple, il y a des univers des objets mathématiques ou légaux, des instruments financiers, des échecs, et ainsi de suite. Chaque domaine des objets de telle sorte est un accomplissement interpersonnel, culturel, présupposant une certaine association des êtres humains.

La perspective Gibsonienne entraîne des conséquences évidentes pour notre compréhension des théories phénoménologiques de l'univers de vie (ou de '*Umwelt*' ou bien, d'espace corporelle') proposées par Husserl, Heidegger et Merleau-Ponty dans leurs écrits différents. La même perspective nous procure aussi une interprétation radicalement nouvelle et réaliste de la 'phénoménologie constitutive' de Husserl: selon l'opinion de Gibson, la constitution n'est pas la *création* d'un nouveau domaine des entités dans un imaginaire univers 'transcendant'; plutôt, c'est une élaboration d'une nouvelle sorte de niche à base d'un univers entourant qui existait auparavant autour d'un sujet ou d'une communauté spécialiste en question.

La perspective Gibsonienne a des conséquences aussi pour notre compréhension de la relation des actes individuels avec des corrélats objectifs qui leur correspondent. Encore une fois, considérons d'abord l'analogie du rapport entre le comportement humain et la niche, et ensuite, du rapport d'une communauté spécialiste des scientifiques avec le sujet scientifique donné qui lui correspond. La même analogie peut être utilisée non seulement par rapport aux modèles globaux du comportement, mais aussi à certains actes spécifiques: le rapport d'un acte de perception visuelle avec le champ visuel est comme le rapport d'un acte (véritable) de jugement avec un fait ou un état de choses. L'étude présente est dans sa plus grande partie focalisée sur l'élaboration de quelques conséquences de cette dernière analogie.

1. Types de frontières.

Le plus souvent nous divisons la réalité en fonction de ce que l'on peut appeler les *frontières naturelles* ou les *frontières bona fide*. L'exemple le plus impressionnant (et le plus important) des frontières naturelles sont les frontières extérieures des objets et des procès respectivement dans l'espace et dans le temps. De telles frontières naturelles se trouvent *dans les choses*. Elles existeraient même dans le cas de l'absence d'activité d'articulation (*articulating activity*) de notre part envers elles. La frontière naturelle de chaque homme est (grosso modo) la surface de son corps.

On peut reconnaître aussi des frontières naturelles *intérieures* – par exemple les frontières autour du cœur humain, des poumons et d'autres organes. Mais aussi, on peut reconnaître des frontières *non-naturelles*, c'est-à-dire les frontières, extérieures et intérieures, qui ne correspondent à aucune hétérogénéité véritable (des articulations naturelles) de la part des entités bornées. L'équateur par exemple, comme aussi bien la frontière de Utah, ne correspondent à aucune locale discontinuité physique, ni à aucune hétérogénéité qualitative (de la constitution matérielle, de la couleur ou de la texture etc.) dans l'univers même.

On appellera les frontières intérieures et extérieures de cette sorte-ci les frontières *fiat* (f. déclarées; par déclaration); ce nom a pour but d'attirer l'attention au sens dans lequel les frontières en question existent grâce aux

actes des décisions de l'homme, ou bien grâce aux déclarations, aux *fiat* ou bien grâce aux phénomènes cognitifs de la sorte. La plausibilité d'étendre ainsi notre ontologie en reconnaissant les frontières *fiat* vient d'abord du fait que toutes les distinctions typiques que l'on peut faire entre de différentes sortes de frontières naturelles, peuvent aussi bien et de façon directe être faites pour leurs corrélats *fiat*. Ainsi, on peut distinguer les frontières naturelles et *fiat* selon le nombre différent de leurs dimensions: l'équateur, comme aussi le bord de cette table, est une frontière d'une dimension, le pôle Nord, comme aussi l'angle de cette table, est une frontière de zéro dimension. On peut distinguer les frontières naturelles et *fiat* qui sont complètes et incomplètes: le Front de l'Ouest (*anno* 1916) et la frontière entre la France et l'Allemagne, sont des exemples de frontières incomplètes, dans le sens que par elles-mêmes, elles ne servent pas à la démarcation d'un objet quelconque, comme c'est le cas, par exemple, de l'équateur (qui délimite les deux surfaces sémi-sphériques de la Terre) et de la frontière du corps humain (qui délimite un être corporel). Pareillement, on peut distinguer les frontières naturelles et *fiat* qui sont durables et celles qui sont temporaires: le Front de l'Ouest, encore une fois, est un exemple de la frontière *fiat* temporaire, la frontière d'Islande (à part le mouvement des marées) est un exemple de la frontière *fiat* qui est (relativement) durable, tandis que les frontières de ce nuage et de cette pierre sont respectivement des frontières naturelles temporaire et durable. De la même manière on peut distinguer les frontières naturelles et *fiat* qui sont claires (facile à définir) et confuses (*crisp and fuzzy*): l'équateur est clair et il est le résultat d'une déclaration; la frontière de ce cône de lumière est claire mais existe comme une partie de l'univers naturel; la frontière d'Asie est confuse mais elle est toujours (comme on le suppose) le résultat d'une déclaration, la frontière d'un glacier polaire est aussi confuse, mais elle est un produit de la nature. Les déserts, les vallées, les dunes etc., sont délimités non pas par des frontières extérieures qui seraient claires mais plutôt par des régions délimitant (régions étant frontières) qui sont, à un certain degré, indéterminés (Cohn et Gotts 1994, Freksa et Barkowsky 1995). Ce qui caractérise la plupart des objets péninsulaires (y compris les doigts, les mains et les bras), c'est aussi le fait de posséder des frontières indéterminées là, où ils jouxtent leurs grands 'hôtes'. (En ce moment, on laisse de côté la question de savoir si, comme apparemment le suggère la physique des quanta, il existe encore un type d'indétermination de frontières qui appartiendrait à tous les objets matériels donnés dans nos expériences quotidiennes.)

2. Les objets *fiat*.

Après avoir reconnu les frontières *fiat*, on voit clairement que l'opposition entre les frontières *bona fide* et *fiat* peut être appliquée aussi aux *objets* (Smith 1994). Les objets *fiat* sont ceux qui existent seulement grâce au fait que l'on a délimité une frontière *fiat*, une frontière complète et qui correspond à l'objet en question. Voilà des exemples des objets authentiques: toi et moi, la planète Terre. Voici des exemples des objets *fiat*: toutes les entités géographiques – Dade County, Florida, les Etats-Unis, l'hémisphère nord – dont la délimitation ne respecte pas (ou pas partout) les différenciations qualitatives ou les discontinuités spatio-temporelles dans le territoire en question. Alors, une des raisons importantes pour admettre les objets *fiat* à notre ontologie générale consiste dans le fait que la plupart d'entre nous vivons justement *dans un objet fiat* (ou dans une chose qui constitue une hiérarchie des objets qui se nichent l'un dans l'autre).

Il est clair que la plupart des objets géographiques possèdent les frontières constituant une combinaison des éléments *bona fide* et *fiat*: les bords de la mer du Nord sont des frontières *bona fide*, mais non pas dans les endroits où la mer jouxte l'océan Atlantique. Le front de l'Ouest, là, où les deux armées ennemies se confrontent dans une manière

plus ou moins linéaire, est construit des fragments *bona fide*, liés l'un à l'autre à l'aide des fragments *fiat* qui les entrecroisent; le front est généré de manière algorithmique, c'est-à-dire par la jonction des points (grosso modo: la ligne du front, c'est la distance la plus courte entre deux compagnies voisines mais séparées). A la lumière de l'exemple ci-dessus on peut distinguer:

1. les frontières *fiat*, dont chaque portion est créée par une déclaration humaine explicite (par un *fiat*) (par exemple en traçant les lignes sur une carte);

2. les fragments des frontières *fiat*, qui sont déterminés entièrement ou en partie en relation aux frontières naturelles (ou bien aux frontières *fiat* qui existaient auparavant) à la base des algorithmes géométriques (la plupart des déterminations effectuées par des commissions de frontières sont de cette sorte, par exemple quand on spécifie qu'une frontière se trouve au milieu d'une rivière).

3. les frontières *fiat* déterminées de manière algorithmique non pas en relation aux autres frontières mais en relation aux autres propriétés réelles du sujet de base: les frontières dessinées dans les atlas des dialectes et dans les atlas électoraux sont de telle sorte, comme aussi les frontières temporaires dessinées dans les cartes du temps.

3. Les frontières *fiat* comme des entités créées.

Ce qui commence son existence en tant qu'une frontière géographique *fiat*, peut évoluer dans le temps et devenir une frontière naturelle, démontrant ainsi non seulement de nouvelles caractéristiques du paysage, mais aussi les différences qui apparaissent dans le langage ou le dialecte, ou bien dans les coutumes commerciales de ceux qui vivent dans la région – tout cela suggère le développement d'un point de vue sur les frontières en tant qu'entités créées, entités qui dépendent des caprices de l'histoire. Ainsi, les frontières *fiat* semblent avoir un commencement dans le temps, et les frontières géographiques en général sont telles qu'elles constituent un cas d'instantiation (*instantiate*) d'un nombre de modèles caractéristiques de l'évolution des frontières. (Prescott 1978).

Il existe quand même un point de vue alternatif selon lequel les frontières spatiales ne sont rien d'autre que des constructions mathématiques abstraites; ainsi, ce ne sont pas des choses qui seraient sujettes aux changements de l'histoire. Selon cette opinion les frontières ne sont pas créées, mais découvertes ou choisies d'une totalité infinie de toutes manières alternatives (et possibles du point de vue géométrique) de délimitation de la surface de la terre. Ainsi, l'état de Utah existait longtemps avant que ses frontières aient été choisies par des administrateurs responsables, et pareillement, il peut bien continuer à exister longtemps après que l'homme aura cessé d'occuper cette planète.

Les frontières *fiat*, avec les objets *fiat* qu'elles délimitent, sont-elles *découvertes* ou *créées*? Un argument possible pour le premier point de vue serait celui de l'économie ontologique: on aurait besoin d'admettre à l'ontologie seulement une sorte de frontières; en acceptant le second point de vue, à part les frontières purement géographiques, on devrait admettre certaines frontières déterminées historiquement qui leur correspondraient. Il est possible de formuler un argument à l'appui de la thèse de l'existence des frontières créées historiquement comme suit. On constate d'abord que 'Hamburg' est un terme ambigu, qui d'un côté désigne une certaine ville (Hamburg_Stadt) et de l'autre côté – une certaine entité administrative (Hamburg_Land), l'un des *Länder* (états, cantons) constitutifs de la République Fédérale de l'Allemagne. Hamburg_Stadt et Hamburg_Land sont des entités distinctes, qui, par hasard, coïncident dans l'espace. Selon l'explication géométrique des frontières (où elles sont découvertes, et non pas créées) Hamburg_Stadt et Hamburg_Land possèdent des frontières *identiques*; selon l'explication alternative, historique, ils possèdent des

frontières différentes et qui en plus diffèrent des frontières géométriques du fond, bien que les trois ensembles des frontières coïncident dans l'espace. Mais pourquoi ne pas accepter une explication plus économique, et refuser celle qui nous offre trois ensembles complètes de frontières se trouvant dans un même lieu? La réponse à cette question est centrée sur la possibilité des histoires divergentes. La frontière de Hamburg_Stadt pourrait, après tout, se trouver ailleurs. Pourtant, toute frontière déterminée géométriquement se trouve, par nécessité, là exactement où elle se trouve. Si la frontière *b* de Hamburg_Stadt était *identique à* (et non seulement coïncidait par hasard avec) une certaine frontière géométrique, on serait alors obligé d'accepter la vérité simultanée de

(1) *b* pourrait se trouver ailleurs

et

(2) *b*, par nécessité, se trouve exactement là où elle se trouve.

Il faut rejeter la tentation de supposer que ce que l'on confronte ici n'est qu'une dispute verbale, qui peut être résolue par un autre alternatif choix des mots. Considérons le cas (presque analogique) de Bremen. 'Bremen' aussi est un terme ambigu; d'un côté il désigne une ville, de l'autre un certain *Land*. Pourtant, ici les frontières de Bremen_Stadt et de Bremen_Land ne coïncident pas. Et bien sûr, cela pourrait être aussi le cas de Hamburg: ce serait une action de l'administration assez facile que de décider que dès le lendemain les frontières de Hamburg_Stadt et de Hamburg_Land seraient distinctes, ou, définies d'une manière subtilement différente. Cela implique quand même que déjà le jour présent nous avons à faire avec des entités qui pourraient avoir des histoires distinctes, ce qui est possible seulement si ces entités elles-mêmes sont déjà distinctes.

4. Les objets *fiat* de la perception

Les frontières géographiques comme celles de Hamburg_Stadt and _Land sont, si l'argument ci-dessus peut être accepté, des créations humaines sujettes aux caprices de l'histoire. C'est comme si par l'évolution de nos pratiques politiques, administratives et légales, et par les pratiques concernant la loi de propriété, de nouvelles frontières s'inscrivaient dans la réalité au-delà des frontières naturelles, de surabondantes frontières *fiat* étant construites en relation à, et définies à l'aide de celles-là. Quand même, comme on peut le voir clairement grâce aux exemples mentionnés ci-dessus, dans nos expériences quotidiennes nous sommes confrontés aussi avec un grand nombre de frontières surabondantes qui sont plus temporaires, des frontières créées par nos actes de perception et par d'autres sortes de procès cognitifs des humains. Imaginons, par exemple, qu'un beau jour je me trouve dehors en regardant le paysage. Un objet important dans le champ visuel déterminé dans cette situation est mon *horizon* actuel, une frontière temporaire et incomplète et plus ou moins linéaire entre la terre et le ciel. L'existence et la nature de cette frontière sont déterminées non pas par un simple acte de décision ou une déclaration (*fiat*) de ma part, mais par mon existence en tant que sujet muni de la perception visuelle se trouvant dans un lieu donné et à un temps donné, et aussi par des propriétés du périmètre de mon système visuel, par des traits topographiques du lieu, et par des lois de l'optique. Il faut noter cependant que même dans ce cas-ci on y retrouve toujours l'influence d'un élément de la décision humaine, à savoir ma propre décision de tourner la tête dans une direction donnée à un temps donné.

L'horizon est un objet constituant du champ visuel lequel de son côté peut être défini, d'après Ewald Hering, 'comme la totalité des objets réels imaginés à un moment donné dans la rétine de l'œil droit ou gauche'. (1964, p. 226) Supposons que les yeux peuvent voir de manière tout à fait normale, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas troublés, et qu'il n'y a ici aucune tricherie, aucun miroir ni équipement spécifique, et qu'il n'y a non plus de nuages, de brouillard, de vitres colorées ni aucune chose de la sorte qui bloquerait le trajet de la vue des objets donnés. Les représentations du champ visuel procurées par Mach (1959, p. 19; voir la figure là dessus) et par Gibson (1979, pp. 118s) nous disent que les objets constituant le champ visuel selon la définition de Herring sont tout d'abord les *surfaces* des substances tridimensionnelles (les surfaces des murs, des pantalons, des appuis-livres. En effet, on peut distinguer trois sortes d'éléments:

- des surfaces à deux dimensions (avec leur courbe intrinsèque dans l'espace tridimensionnel)
- les frontières de ces surfaces à deux dimensions (aussi bien les bords à une dimension que les pics à zéro dimension; aussi bien les frontières naturelles que *fiat*; l'horizon est un exemple de la frontière *fiat* à une dimension à l'intérieur du champ visuel);
- la frontière *fiat* du champ visuel, extérieure et à une dimension, produite psychologiquement.

La frontière du champ visuel est un patchwork complexe, raffiné, toujours changeant et plein de trous, constitué de surfaces physiques et d'autres éléments. Le patchwork est 'ouvert', si l'on utilisait la terminologie topologique: ses frontières extérieures ne sont pas une partie du champ visuel (comme la mort n'est pas un moment dans la vie). Ensuite, on peut décrire l'organisation du patchwork à l'aide de l'opposition entre (i) des entités ('figures') qui se trouvent au centre de l'attention, des entités qui de manière caractéristique révèlent des frontières déterminées, et (ii) des entités qui possèdent des frontières indéterminées et que nous expérimentons comme la base de celles-là.

5. Les objets *fiat* générés par le langage

Il y a un autre groupe important des frontières *fiat* temporaires: celles produites par notre usage quotidien du langage. Comme le dit Talmy, prêtant attention à une analogie (qui jusqu'alors n'était pas suffisamment examinée) entre les articulations effectuées par des usages descriptifs du langage et celles effectuées par les actes de la perception visuelle:

Les formes linguistiques peuvent diriger la distribution de l'attention de quelqu'un vers une scène de référence selon un modèle de certaine sorte, le placement d'une ou de plusieurs fenêtres de la plus grande attention par rapport à cette scène, dans un procès que l'on peut appeler le fenêtrage de l'attention. (A paraître, MS p.2)

Ce qui est commun à de tels procès c'est la détermination d'une frontière qui peut être une ligne droite ou une zone graduelle et dont la dimension et le contour particuliers – et donc la quantité et les portions particulières du matériel qu'elle délimite – peuvent varier selon le contexte.

Parmi les caractéristiques de ces frontières nous avons:

D'abord ... le matériel enfermé à l'intérieur d'une frontière constitue une entité conceptuelle unitaire et cohérente, qui est distincte par rapport au matériel se trouvant à l'extérieur de la frontière. Ensuite, il existe apparemment un certain sens d'*enchaînement* (*connectivité*) caractérisant le matériel inclus à l'intérieur d'une frontière et de l'autre côté, un certain sens de *discontinuité* ou *disjonction* caractérisant la frontière entre le matériel inclus et extérieur. ... Finalement, des portions différentes du matériel à l'intérieur d'une frontière sont

co-pertinentes l'une par rapport à l'autre, tandis que le matériel de l'extérieur de la frontière n'est pas pertinent par rapport à celui de l'intérieur. (*Op. cit.*, pp. 4s.)

Comme Talmy et Langacker nous ont démontré en détail, et comme Johannes Daubert, phénoménologue, a souligné dans son ontologie 'délimitationniste' (*delineationist ontology*) des états des choses qu'il avait développée dans les premières années du XX^{ème} siècle (Schumann et Smith 1987), le même matériel peut être sujet au fenêtrage de telle à telle sorte ou être profilé de manières différentes, ce qui s'explique, dans notre terminologie, par l'inscription à une seule et entière totalité des structures des frontières *fiat* intérieures de différentes sortes. Ainsi, pour donner un exemple très simple, la même totalité des objets et des procès est découpée en fenêtres de différentes manières par deux phrases: 'Le sang coulait de son nez' et 'Il saignait du nez.'

La thèse selon laquelle le fenêtrage effectué à l'aide d'un acte linguistique complet se réduit à l'acte de dessiner une frontière *fiat* et complète du point de vue topologique autour d'une portion donnée du matériel de la réalité, nous permet de développer une sorte de grammaire topologique, une grammaire qui exploite des outils formels d'un topologiste (ou plus précisément: d'un méréotopologiste; voir les articles réunis dans Eschenbach, *et al.* et Varzi 1994), quand elle offre l'explication des façons dont, à travers l'usage de la langue, nous effectuons systématiquement de différentes sortes de fenêtrage et de profilage de la réalité (ou dont nous manquons de le faire). Ainsi, par exemple, on peut associer de différentes sortes d'expressions incomplètes ou syncatégorématiques ('John a causé', 'John a fermé', 'John ---- rapidement' ... et ainsi de suite) avec de différentes sortes de ce qui est incomplet du côté des frontières *fiat* correspondantes. Il y a donc, aussi dans la sphère du langage, des frontières incomplètes, analogiques aux cas géographiques de ce qui est incomplet dont nous avons parlé auparavant.

On a affaire à un type suivant d'articulation, étant le double de l'addition des frontières *fiat* aux intérieurs des objets, là, où une structure *bona fide* des parts intérieures est comme supprimée, là par exemple, où une entité étendue avec des frontières intérieures véritables est traitée comme si c'était un ensemble homogène. Un type de ce phénomène dans le domaine de linguistique peut être appelé *continuité fiat*; il a lieu là, où une langue naturelle confirme l'usage des noms des choses que l'on ne peut compter ('eau', 'sucre', 'bagage') pour faire référence aux entités qui en réalité sont faites des unités discrètes de telle manière que l'on les considère comme des entités continues. C'est ici que l'on tombe sur la granulation caractéristique de tous les phénomènes de la cognition naturelle: seulement les parts étendues des objets et les procès munis d'une certaine extension minimale peuvent être regardés comme des parts dans des articulations *fiat* de la langue naturelle. (Voir Ojeda 1993, Habel 1994.)

Pourtant, il y a une différence importante entre les opinions de Daubert sur le fenêtrage de la langue, et celles de Talmy et Langacker. Daubert, très clairement, considérerait les frontières en question – par analogie avec le cas géographique – comme des frontières existant en réalité, mais quand même étant générées par une décision (*fiat*) humaine. Par contre, quand Talmy et Langacker parlent de 'frontières conceptuelles', de 'frontières dans la réalité conceptuelle', de frontières dans 'notre conception de la réalité', et ainsi de suite, il n'est pas clair si les frontières produites par la langue se trouvaient à l'intérieur de l'esprit d'un sujet ou dans la réalité extérieure ou bien dans un autre 'domaine conceptuel' qui ne serait pas clairement spécifié. La raison de cette confusion est facile à comprendre: elle résulte d'un désir de développer une théorie de l'usage de la langue que l'on pourrait appliquer également à des milliers d'objets des sortes différentes auxquels se réfèrent les phrases de la langue. Ainsi, comme le soutient Langacker:

nous sommes capables de construire des univers conceptuels d'une complexité arbitraire contenant des entités et des phénomènes qui n'ont pas de corrélats directs dans la 'réalité d'expériences 'extérieures' (*no direct counterpart in peripherally connected experience*). Ce sont des univers du rêve, des fables, de la mythologie, de la mathématique, des prédictions du futur, des voyages de l'imagination et des théories linguistiques. Nous avons tous construit beaucoup d'univers conceptuels différant dans leur genre, complexité, conventionnalisme, abstraction, degré d'implantation (*entrenchment*), etc. Pour beaucoup d'objectifs linguistiques tous ces univers sont égaux par rapport à l'univers que l'on considère comme 'la réalité'. (1987/1991, I, p. 113).

Il faut remarquer quand même que tous ces univers ne sont pas égaux par rapport à ce que certains gens considèrent comme l'objectif linguistique le plus important de tous, à voir celui d'expliquer comment, à l'aide du langage, les êtres humains sont-ils capables d'entrer en relation avec la réalité extérieure. Notons ensuite que si la réalité (ou ce que Langacker appelle la "réalité") est considérée comme un univers imaginaire, il y a un risque de négliger nos distinctions naturelles entre les objets et les concepts (par exemple entre les lapins et notre concept de lapins), avec, en plus, beaucoup de confusion comme conséquence:

La conception de la réalité d'une personne est elle-même un univers conceptuel, construit à la base de l'expérience extérieure à l'aide de complexes séquences des opérations mentales. Nous formons notre conception du 'monde réel' pas à pas, étape par étape, sortant des milliers de différentes expériences sensorielles et motrices. ... C'est notre conception de la réalité (et non pas le monde réel per se) qui est essentielle pour la sémantique linguistique. (1987/1991, I, p. 114)

Il semble alors qu'aux yeux d'un linguiste cognitif les phrases de notre langue naturelle qui parlent des lapins ne soient pas du tout à propos des lapins (per se); elles se réfèrent plutôt à des lapins conceptuels que nous avons construits pas à pas. (!) Tout ouvrage de la grammaire cognitive à la Talmy et Langacker est donc malheureusement de minimiser ainsi les différences essentielles du point de vue ontologique entre les concepts humains et la réalité.

6. La vérité

Ce que je veux démontrer en ce moment c'est que la construction des frontières *fiat* de la sorte présentée par Daubert, frontières temporaires et générées par les phrases de la langue, est essentiellement engagée dans tous les usages descriptifs de la langue (les usages dont le résultat sont des phrases de la langue), que dans le domaine des jugements il y a de temporaires frontières *fiat* analogiques aux frontières temporaires du champ visuel associées aux actes de la perception visuelle. Ici, il est important de ne pas oublier que la vérité des phrases empiriques était normalement conçue en termes d'une relation de correspondance (c'est-à-dire d'un isomorphisme de certaine sorte) entre d'un côté un jugement ou une affirmation, et de l'autre côté – une portion de réalité. La difficulté principale contre cette théorie classique résultait toujours du fait que bien évidemment la réalité n'est pas divisée en portions ainsi appropriées qu'elle serait prédisposée à entrer dans des relations de correspondance dont nous avons parlées. La théorie des frontières *fiat* produites par la langue peut quand même nous permettre de considérer le jugement lui-même en tant qu'une manière *sui generis* de délimiter des frontières *fiat* autour des entités de la sorte appropriée (créant la vérité) existant dans la réalité.

Nous allons définir le champ de jugement comme une portion de réalité, un objet *fiat*, qui est délimité par une frontière *fiat* temporaire associée à un vrai jugement empirique donné. Un champ de jugement est alors une certaine

région de la réalité, à travers laquelle et autour de laquelle est délimitée une frontière *fiat* créée par un jugement (*judgmental fiat boundary*). En tant que tel, ce champ existe uniquement dans et grâce à lui-même, ne dépendant pas de notre activité de juger. Quand même, le champ de jugement – appelé par Daubert l'état de choses ou *Sachverhalt* – est dans un sens dépendant de nos jugements. Parce que, dans le cas d'absence de l'activité de juger, l'entité dont nous avons parlé ne serait pas distinguée par rapport à son entourage; de même, elle n'aurait pas de structure de démarcation qu'elle en effet possède grâce aux formes des phrases utilisées. Alors, de cette façon, la linguistique cognitive peut remplacer la notion confuse de réalité conceptuelle par la notion géographique de réalité sujette aux articulations *fiat*. Elle sera alors capable d'exploiter des sources sophistiquées pour l'analyse des structures grammaticales qui travaillent dans des langues naturelles, afin de pouvoir produire une explication vraiment adéquate de la vérité pour la langue naturelle en termes de la théorie de correspondance.